Publication de la  Société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX
DES SLAVES DE POLOGNE, DE BOHÊME, DE HONGRIE ET D'ORIENT.
PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé . . » fr. 10 c.

Pour Paris :

Trois mois	1	25
Six mois	2	50
Un an	5	»

Pour la Province et l'Etranger :

Trois mois	2 fr.	50 c.
Six mois	5	»
Un an	10	»

On s'abonne à la librairie de Blosse, passage du Commerce, 7, à Paris.

N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressées à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, Cyprien ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'Ecole de médecine, à Paris.

8e Numéro. — 1er Avril 1849.

Avis aux Abonnés. — Les personnes dont l'abonnement expire avec le 12e numéro sont priées de le renouveler le plus tôt possible, si elles ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi du journal.

Déclaration de la rédaction.

Sur le point d'entrer dans leur seconde année d'existence, la *Société* et le *Journal slave de Paris* se voient avec plaisir en état d'annoncer à leurs amis qu'ils vont élargir le cercle de leur propagande, et que leur publication, jusqu'à présent purement mensuelle, devient hebdomadaire.

Le besoin d'un organe spécial pour les questions slaves dans la presse parisienne se fait heureusement sentir de plus en plus, du moins parmi les hommes élevés au-dessus des ambitions vulgaires, qui portent leurs soucis plus haut que le moment présent, et qui se préoccupent avant tout de l'avenir de l'humanité et de la civilisation. C'est grâce au concours désintéressé de ces âmes d'élite que notre entreprise s'avance, en prenant peu à peu de plus grandes proportions. La curiosité et les passions du public ne peuvent manquer d'ailleurs de s'attacher bientôt notre œuvre. La grande voix du siècle a prédit que sans certaines conditions, dont l'absence se fait de plus en plus regretter, l'Europe entière sera devenue cosaque dans quarante ans. Notre but est de travailler par l'émancipation des Slaves à faire échouer cette prédiction.

Quoique l'objet de notre propagande soit la race slave tout entière avec ses 80 millions d'enfants, et les 30 à 40 millions d'individus, étrangers au berceau slave, mais que le slavisme entraîne dans son action puissante; quoique la cause polonaise ne soit à nos yeux qu'une fraction d'un tout désormais indivisible, nous avons pourtant donné à notre journal le nom spécial de *la Pologne*. Si nous avons pris ce titre, c'est parce que dans le public auquel nous nous adressons, dans le public européen, la Pologne représente un principe éternel, l'opposition à l'autocratie, l'opposition au despotisme. Malheureusement les autres Slaves sont loin encore d'avoir formulé cette opposition avec autant d'énergie que les proscrits de la Vistule : d'où il résulte en Europe une opinion peu favorable aux Slaves, regardés généralement comme les supports de la contre-révolution. C'est à détruire cette erreur fatale que tendent nos travaux ; c'est pour cela que nous unissons dans notre titre même le nom de Pologne au nom de Slave. C'est pour cela que nous travaillons à fondre en une seule unité les deux propagandes slave et polonaise, en tempérant l'une par l'autre, en enlevant à l'une ce qu'elle a, sinon de rétrograde, au moins de trop peu avancé, et en dépouillant l'autre de ce qu'elle peut avoir d'acerbe et d'exagéré dans son radicalisme.

Nous espérons par là accélérer le moment libérateur de la formation d'une grande fédération de Slaves libres, en faisant disparaître de l'esprit des Slaves non Polonais leurs anciennes craintes sur les prétentions d'hégémonie de la part de la Pologne. Ces craintes, que le titre même de notre feuille justifiait en quelque sorte aux yeux de certains esprits, nous achèverons de les dissiper par l'intérêt tout spécial que nous consacrerons aux autres Slaves, notamment aux Serbes, aux Croates et aux Bohêmes, que notre désir est de voir se coaliser ensemble le plus étroitement possible. Nous savons que ce qui a jusqu'à cette heure maintenu les Slaves dans l'esclavage, c'est

leur désunion. Si elles ne se liguent pas fortement ensemble, les nationalités slaves resteront éternellement soumises aux machiavéliques conquérants qui, malgré l'infériorité numérique de leurs forces, n'en font pas moins, en vertu du principe *divide et impera*, peser un joug de fer sur la plus nombreuse des races humaines.

Aussi partout prêchons-nous aux Slaves la fraternité et la concorde. En politique, en religion, en littérature, en toute chose émancipation à frais communs, telle est notre thèse. Dans ses relations diverses, dans sa correspondance avec ses amis des pays slaves, *la Pologne* et l'association que ce journal représente n'auront jamais qu'un but, faire cesser les antagonismes et pousser les peuples slaves à se faire réciproquement toutes les concessions possibles. Le projet dont on nous accuse, de subordonner au polonisme les grands intérêts slaves, est donc bien loin de notre pensée. Toute l'influence que nous avons gagnée et que nous pourrons gagner encore en Slavie, nous la consacrerons au seul et unique but de l'affranchissement et de la confédération de tous les Slaves.

De l'intérêt slave dans la question italienne.

Les nouvelles accablantes reçues d'Italie viennent d'imprimer aux divers mouvements slaves une teinte plus sombre que jamais. L'expérience évanouie de voir les Lombards et les Piémontais prolonger leur résistance contre Radetski, l'abdication de Charles-Albert, l'acceptation des bases de l'armistice ou plutôt de la capitulation par son successeur, ont consterné tous ceux qui comptaient sur le concours de la lutte italienne pour refouler au fond du nord la nouvelle sainte-alliance. Ce ne sont pas seulement les Bohêmes et les Polonais, ce sont encore les Serbes, les Croates et tous les Illyriens, qui vont bientôt ressentir amèrement dans leurs propres foyers le contre-coup de la déroute italienne.

Le concours prêté par les patriotes croates à l'asservissement de l'Italie est hautement impolitique. L'intérêt des Croates, en 1848, était de se tenir pour le moins neutres entre les Habsbourg et leurs sujets révoltés de Lombardie. En effet, l'antagoniste éternel du Slave c'est l'Allemand. Tout ce qui affaiblira l'Allemagne donnera de la force aux Slaves. Il est donc de l'intérêt slave que le protectorat de l'Italie échappe à la dynastie allemande des Habsbourg. La solidarité de destinées entre la race slave et l'Italie est un fait palpable. Avec l'alliance de l'Italie, les Slaves d'Illyrie et de Bohême sont maîtres de la mer, et trouvent mille ressources nouvelles pour résister au germanisme. D'un autre côté, sans l'alliance de la Bohême et de la Pologne, prêtes à faire diversion sur les derrières de l'Allemagne, l'Italie, même émancipée, aura toujours à craindre de voir les Teutons repasser les Alpes. Il y a donc réciprocité complète dans les intérêts nationaux des deux races slave et latino-italienne vis-à-vis de la race germanique. Aussi les alliances défensives entre les princes italiens et les princes slaves remontent-elles jusqu'au moyen âge : et dans ces derniers temps la même tendance a recommencé à se manifester, non plus entre les princes, mais entre les peuples. Les Illyriens et les Lombards, au temps de Napoléon, étaient intimement unis contre l'Autriche. Depuis 1830, ces anciens rapports se sont renoués.

Si, par un aveuglement fatal, les Slaves ont en 1848 sauvé l'Autriche de sa ruine, c'est parce qu'ils la croyaient décidée à se faire slave. A présent qu'ils la savent, par une amère expérience, fortement résolue à rester allemande, et à traiter les Slaves comme elle a toujours fait, leur dévouement, à coup sûr, ne sera plus aussi enthousiaste. Quelques bonnes déroutes des Impériaux ne pourraient en ce moment que sourire aux Slaves. Le seul obstacle qui les empêche de se déclarer contre l'Autriche, c'est la crainte de Kossuth, et le besoin de s'assurer contre lui l'appui de l'Autriche, en appuyant en retour l'Autriche contre les Italiens. Tout l'avenir du slavisme, au point de vue de l'émancipation, repose donc à cette heure sur la réconciliation sincère d'un côté avec les Maghyars, de l'autre avec les Italiens. Il faut qu'oubliant d'anciennes rancunes et des griefs surannés, les Iugo-Slaves, tant Serbes que Croates, se décident à s'allier à la fois aux Maghyars et aux Italiens, et que ces trois nationalités coalisées, même en restant peut-être sous le joug de l'Autriche, sachent se garantir mutuellement leurs droits internationaux.

Pour unir fortement ces trois peuples, il y a plus que la communauté des souffrances : il y a des besoins communs d'existence maritime et d'exploitation commerciale. En un mot, toutes les nécessités de leur situation géographique destinent les Iugo-Slaves à placer dans l'alliance italienne leur plus ferme espoir d'émancipation. Sans cette alliance, le germanisme ou la Russie achèvera de les absorber. D'un autre côté, l'indépendance des Italiens, fût-elle même reconquise un moment, ne pourra jamais, sans l'appui des Slaves, avoir une longue durée vis-à-vis du corps germanique. La solidarité de destinées entre les nationalités danubiennes et l'Italie est donc un fait inévitable. Cette solidarité antique poursuivra son cours. Elle se développera glorieuse et bienfaisante par une émancipation à frais communs, par une alliance défensive entre les peuples divers de la Hongrie et les Italiens ; ou bien, par leur discorde, elle ramènera inévitablement les uns et les autres dans un commun esclavage, sous le bâton de police impérial.

De la dissolution du Parlement et de la Charte octroyée d'Autriche.

Nous avons déjà bien des fois répété que l'Autriche ne pouvait être autre chose qu'une fédération de peuples tous égaux, ou sinon qu'il fallait la dissoudre ; qu'à l'état d'empire unitaire l'Autriche n'était pas viable. Cependant, au milieu des plus furieuses tempêtes, la camarilla des Habsbourg s'est toujours obstinée à maintenir sa centralisation bureaucratique. Elle n'avait convoqué la diète générale d'Autriche qu'avec l'espoir que cette diète l'aiderait à relever l'unité gouvernementale de l'empire, que cette diète formerait un juste-milieu entre le ministère central avide de tout absorber, comme au temps de M. de Metternich, et les peuples lassés du joug et résolus enfin ou à faire capituler ou

à détruire une métropole impitoyable dans ses envahissements. La formation d'un juste-milieu parlementaire présentait, en Autriche, des difficultés bien plus grandes que dans notre société française. Les deux extrêmes qu'il devait concilier sont, en effet, bien plus séparés l'un de l'autre que ne le seront jamais chez nous la plaine et la montagne. Néanmoins, la diète de Kremsier a travaillé à ce but de conciliation avec une conscience digne d'éloge. Sans cesser un moment d'être révolutionnaire dans la plus belle acception de ce mot, le parlement autrichien n'a pas cessé non plus de se montrer conservateur. Mais il avait à rapprocher des extrêmes trop antipathiques, et au lieu de devenir, comme en France, maître de la situation, il a succombé à sa tâche.

La diète de Kremsier vient donc de subir le même sort que le congrès slave de Prague. Malgré son extrême modération, pour ne pas dire ses complaisances, ce parlement, après avoir remis sur pied la camarilla d'Ollmutz, a été jugé par elle trop révolutionnaire. En conséquence, la force armée a fermé le local de ses séances et en a dispersé les membres avec les plus grossiers traitements. 16 d'entre eux sont même arrêtés, et beaucoup d'autres sont menacés d'emprisonnement.

Or, le même jour que le ministère dissolvait violemment la Chambre, il avait la précaution de publier la nouvelle charte octroyée par le jeune empereur, en remplacement des libertés conquises par le peuple. Cet audacieux coup d'État avait été élaboré de longue main. Il s'agissait, pour le cabinet, de réduire d'un seul coup à néant toutes les conquêtes de la révolution, et il n'y pouvait mieux réussir qu'en substituant inopinément, de par le bon plaisir impérial, une charte octroyée au programme achevé de la diète, représentation légale des peuples vainqueurs à Vienne. Les subtils motifs par lesquels le cabinet, dans son manifeste, essaie de justifier un acte aussi arbitraire, sont que tous les États héréditaires de la maison impériale n'étaient pas représentés à la diète de Kremsier; que la Hongrie, la Croatie, la Transylvanie, n'avaient pas encore envoyé leurs députés; qu'ainsi une constitution faite par le parlement autrichien ne pouvait pas être promulguée dans toute la monarchie. Pour que la constitution fût applicable à la généralité de l'empire, il fallait donc que le seul pouvoir reconnu généralement, c'est-à-dire l'empereur, la promulguât. Non content de ces subtilités, le manifeste impérial accuse d'utopie et de mauvais vouloir la diète de Kremsier : « Nous avions laissé, dit ce document, la diète » convoquée par notre prédécesseur poursuivre ses débats, » même après les événements peu justifiables d'octobre. Nous » l'avions laissée élaborer aussi mûrement que possible la con- » stitution pour une partie de notre empire, espérant qu'elle » arriverait enfin à un résultat fructueux. Malheureusement elle » a trompé notre attente. Après bien des mois de discussion, ses » longs débats n'ont rien produit que des spéculations purement » théoriques, étrangères à l'état actuel et aux besoins de la mo- » narchie. »

Ainsi la cour seule prétend comprendre en Autriche les besoins de la monarchie. Examinons donc avec impartialité cette charte octroyée d'un empereur par la grâce de Dieu. Nous verrons si réellement elle mérite la confiance des peuples, et si elle tient les promesses solennelles faites par le jeune monarque à son avénement au trône.

Cette charte décrète (article 5) que toutes les races sont égales politiquement (gleich berechtigt), et que tout peuple a un *droit inviolable au maintien et au développement de sa nationalité et de sa langue.* Telle est, en effet, la base de l'Autriche nouvelle. Mais par quelles mesures la charte octroyée met-elle en pratique ce grand principe? Comment la diète particulière de chaque peuple investie du droit de débattre ses intérêts dans sa propre langue est-elle mise en état de faire prévaloir ses tendances? L'article 80 nous répond, en restreignant les droits de chaque diète particulière au simple privilége de répartir l'impôt voté ailleurs, et de surveiller la mise en vigueur des lois faites par la diète centrale d'Autriche. Les articles 88, 89 et 93 stipulent, en outre, que dans chaque État l'administration appartient directement aux ministres de l'empereur, qui ont droit de la surveiller dans tous ses détails. Les gouverneurs, nommés par le cabinet, peuvent même siéger à la diète particulière de la nation, et en suspendre les débats, s'ils sont jugés par eux contraires aux intérêts de l'empire.

Voici donc comment les Habsbourg comprennent la fameuse maxime de la *gleichberechtigung*, l'égalisation politique de toutes les nationalités. Elles seront toutes égales entre elles dans leur asservissement sous le monopole de la bureaucratie de langue allemande, qui étend plus serré que jamais son immense réseau d'argus sur toute l'Autriche.

On vient de voir comment la charte octroyée prétend réaliser la fédération ou la fraternité entre les peuples divers de l'Autriche. Voyons maintenant comment cette même charte entend la fraternité entre les personnes privées L'article 27 déclare, il est vrai, que tous les citoyens de l'empire sont égaux; mais l'article 19 stipule en même temps que l'empereur peut décerner des distinctions honorifiques et des titres de noblesse, et l'article 44 fixe une quotité d'impôt variable suivant les localités, de 5 à 20 florins münz pour posséder le droit électoral. Ainsi la conservation de la noblesse et du cens électoral s'accordent parfaitement, selon l'empereur Joseph, avec l'égalité de tous les citoyens.

Parmi les faits qui prouvent les prétentions absolutistes du nouveau monarque, nous citerons les articles 16 et 67 qui statuent que le droit de décider sur les questions de guerre ou de paix appartient uniquement à l'empereur, sans que la diète ait le droit d'y voir quelque chose. Enfin les articles 117 et 118 établissent que toutes les lois de discipline militaire sont maintenues en pleine vigueur pour l'armée, et que pour le soldat le serment à la constitution est compris dans le serment de fidélité au drapeau.

En y réfléchissant à fond, on ne sait vraiment ce qui, dans cet ouvrage, Schwarzenberg-Stadion, mérite le plus d'admiration ou de l'audace réactionnaire qui a présidé à l'œuvre, ou de l'habileté des réticences et de la perfidie des promesses, dont la réalisation est indéfiniment ajournée, et subordonnée à des arrangements ultérieurs. « Ein weiteres verordnen wird diese verhaltnisse regeln, » dit le texte à plusieurs reprises. Tout cet étalage de libéralisme officiel, qui réserve l'avenir et qui engage à peine le présent, ces simulacres de concessions prétendues volontaires, qui ont pour but de ramener l'antique arbitraire, tout cela excite un profond dégoût.

Correspondance de Constantinople.

Les lettres de Constantinople, du 15 mars, annoncent la destitution du ministre de la guerre, de Riza-Pacha, remplacé par Méhémed-Ali, pacha.—La charge de grand-amiral a été confiée à Suleyman-Pacha. Ce dernier est le même qui a compris le premier les dangers de l'occupation des principautés par les Russes, et qui a voulu déjouer leurs projets en favorisant le mouvement valaque hostile au protectorat.

L'élévation de Suleyman-Pacha prouve donc que la Porte commence à se débarrasser enfin de l'influence russe.—Encore quelques actes de cette nature et les chrétiens sujets de la Porte, voyant qu'ils peuvent compter sur l'appui du divan, ne demanderont pas mieux que de se rallier franchement aux Turcs pour repousser les intrigues de la Russie.

Riza-Pacha, l'ancien seraskier, avait des sympathies parmi les Slaves; c'était un musulman d'ancienne roche, il en avait toutes les qualités et les défauts; capable de grands actes de courage, il goûtait peu les idées de ré-

forme. L'ancien type musulman, fier et belliqueux, a beaucoup de prestige, surtout pour les Slaves; il faut avouer pourtant que ce ne sont pas là les qualités qui doivent distinguer les hommes d'État de la Turquie d'aujourd'hui.

C'est une profonde erreur, bien qu'elle soit assez commune, de croire que la civilisation fait perdre aux Turcs leurs anciennes qualités, sans leur en donner de nouvelles. Au contraire, lorsque cette civilisation sera assez répandue et que la Porte en viendra à comprendre qu'elle n'est pas à la tête d'une puissance exclusivement mahométane, mais qu'une grande partie de sa force repose sur l'élément chrétien, c'est alors que l'empire ottoman deviendra une véritable puissance. Malgré donc les sympathies que mérite réellement Riza-Pacha, il faut convenir que son éloignement rapproche la Porte vers ses sujets chrétiens, en laissant Rechid-Pacha plus libre d'appliquer ses idées de réforme. Il faudrait seulement qu'il entrât dans cette voie nouvelle sans hésiter et sans tarder.

Les intrigues russes poussent les populations chrétiennes contre la Porte, il ne faut pas que cette dernière donne des motifs de justes mécontentements. La situation de la Turquie a des dangers, ils peuvent être conjurés, mais il ne faut pas que les conseillers du sultan, qui sont des hommes de progrès, attendent pour agir des encouragements de la France ou de l'Angleterre. — Des ministres comme Rechid et Ali-Pacha doivent voir aujourd'hui que ce sont les conseils perfides des ambassades ennemies et les conseils faibles et vains des ambassades amies qui ont jusqu'à présent paralysé la Porte.— L'empire ottoman doit puiser ses forces en lui-même;—revenir au passé, dans ce qu'il avait de bon, en faisant revivre parmi la population musulmane les instincts de simplicité et de bravoure; marcher vers l'avenir en dotant les chrétiens d'institutions libérales et nationales. — Cette ligne de conduite peut seule conjurer les orages que la Russie amasse au-dessus de Constantinople. Nous espérons dans Rechid et Ali. Que les Slaves ne se laissent pas gagner par l'impatience, ils ne perdront rien à attendre avec calme.

Auguste S.....

Les Russes en Hongrie.

A force de perfidies, le cabinet d'Autriche s'est aliéné les Slaves, qui ont fini par voir dans les Maghyars mêmes des ennemis moins dangereux pour leur nationalité que ne l'est le ministère Schwarzenberg-Stadion. Aussi ont-ils cessé d'opposer aux généraux hongrois une résistance spontanée. Ils se battent à contre-cœur, et parce que leur bourreau Windischgraetz les pousse à coups de sabre en avant. Dans un tel état de choses, il est facile aux Maghyars de vaincre. C'est à l'opposition des Slaves contre l'Autriche, plutôt qu'à leurs hussards et à leurs *honved*, que les Maghyars doivent leurs triomphes. Aussi les Allemands s'attendent-ils d'heure en heure à voir Pest tomber aux mains de Georgey et de Dembinski. D'un autre côté le général Bem, par sa lutte héroïque contre les Russes, mérite de plus en plus l'admiration et la reconnaissance de l'Europe libérale. De victoire en victoire Bem a fini par reconquérir sur les Allemands la Transylvanie tout entière. L'admirable discipline qu'il a su introduire parmi les féroces Szeklers, son humanité pour les prisonniers, les égards de tout genre qu'il a pour la population, l'ont rendu l'idole du pays. Pour lui résister, Windischgraetz a dû appeler de Valachie à son secours les troupes russes, qui sont venues occuper en commun avec les Impériaux toutes les forteresses de Transylvanie. Sans s'effrayer de cette coalition, Bem poursuit à la fois les deux aigles noires de Vienne et de Moscou; et il vient de les chasser de la citadelle même d'Hermanstadt. Si Bem et Dembinski continuent leur marche triomphante, nul doute que la capitale de l'Autriche ne soit bientôt réduite, elle aussi, pour se défendre contre les Maghyars et les Slaves anti-autrichiens, à recevoir garnison russe.

C'est surtout la perfide lâcheté de ce pacte défensif conclu par le cabinet de Vienne avec celui de Pétersbourg, qui a enfin dessillé les yeux aux patriotes, même de la Bohême. L'un d'eux, le député Lohner à Kremsier, adressait, il y a peu de temps, au cabinet une interpellation des plus violentes, au sujet de l'invitation faite par le général Puchner, aux troupes moscovites, d'occuper les forteresses de la Transylvanie.

« Si notre cabinet, disait Lohner en finissant, a vraiment conclu un pacte avec la Russie, il en résulte une situation pleine de périls pour l'Autriche et pour l'Europe entière. Dans ce cas chaque patriote doit se demander : Pourquoi donc a-t-on voté les 80 millions ? Pourquoi a-t-on dirigé sur la Hongrie 140,000 hommes? Pourquoi a-t-on entassé tant de troupes et de généraux dans le banat, si, pour en défendre les forteresses, on a besoin d'y faire entrer des régiments étrangers? Nos bulletins d'armée nous annoncent victoire sur victoire; et malgré cela on appelle les Russes. Nos braves soldats se vantaient d'avoir sauvé l'Autriche au prix de leur sang; et voilà qu'ils sont condamnés à partager leur gloire avec les Kosaques. »

Voilà où en est le slavisme en Autriche; si, dans l'état d'épuisement où leur propre gouvernement les a mis, les Slaves se voient réduits à la dure nécessité de choisir entre leurs trois ennemis, Autrichien, Maghyar et Russe, ils préféreront naturellement, dans l'espoir de reprendre bientôt leur revanche, s'unir au plus faible des trois. Or, le plus faible n'est assurément pas le Moscovite: et les Slaves, s'ils en venaient à conclure enfin une alliance solide avec les Maghyars, sauraient bientôt réduire leurs Habsbourg à n'être plus autre chose que d'impuissants satrapes russes.

Cyprien ROBERT.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, RUE MIGNON, 2,
(Quartier de l'École-de-Médecine.)